

ECOPOLITIQUE NOW !

Multitudes n°24 [online]

ISABELLE STENGERS

Faire avec Gaïa : pour une culture de la non-symétrie

[conférence prononcée le 17/12/1999 à l'occasion de l'exposition « Le jardin planétaire » à la Grande Halle de la Villette]

Il est assez difficile de parler de nature en toute généralité. On pourrait même penser que l'on est dans une situation analogue à celle que Saint Augustin décrit à propos du temps : on croit savoir ce que c'est et au moment où on veut le dire, on n'arrive pas à l'explicitier. Pour moi, ce n'est pas du tout analogue parce que la difficulté de dire ce qu'est le temps pour Saint Augustin correspond à une expérience intime du temps. Qu'est-ce qu'est le temps qui passe pour moi ? Tandis que la difficulté de parler de nature en général et de définir la nature tient non pas à une expérience intime, mais au contraire à son caractère public, marqué par l'histoire des différentes définitions qui ont été accrochées à ce terme.

Obéir à la nature pour pouvoir la soumettre

La nature désigne toujours quelque chose mais dans son rapport avec autre chose. Cet autre chose est éminemment variable : cela peut être la société des hommes, l'existence de l'homme, la morale ; cela peut être aussi la connaissance au

sens rationnel du terme tout autant que des allusions à des surnatures ou du surnaturel. Julien, spécialiste de la Chine nous dit qu'il n'y a pas de traduction pour le mot nature en chinois. Les Chinois n'ont pas conçu qu'il y avait là quelque chose que l'on pouvait définir comme la nature. Effectivement, la nature est née grecque comme *phusis* et elle est née immédiatement *par rapport à, par contraste avec et contre* quelque chose. Julien nous dit qu'elle est née à la fois contre des récits fabuleux (le « on dit que ») qui relatent ce que l'on trouve très loin mais aussi contre la magie, c'est-à-dire la possibilité d'agir par des moyens magiques sur le monde. Donc la nature est née grecque et a été associée très vite – ce qui n'a pas été le cas en Chine – à la fois à un thème de régularité et à un thème de rationalité. Régularité de la nature, rationalité de la connaissance. La régularité est le répondant de la rationalité. La nature est telle que les récits anecdotiques sont sans intérêt et la magie impuissante. Donc immédiatement la nature est un rapport d'affirmation qui est polémique, une affirmation contre quelque chose.

Il n'y a pas loin entre ce que je viens de dire et le mot d'ordre qui résonne à la Renaissance qui est : « obéir à la nature pour pouvoir la soumettre ». Obéir signifie ici passer par la connaissance de ce qu'elle est indépendamment de nous, ne pas tenter de la violenter par une volonté qui ne serait pas connaissance, mais pour qu'elle nous obéisse c'est-à-dire pour pouvoir l'utiliser à nos fins. Déjà dans ce mot d'ordre, de nouveau anti-magicien et pro-rationaliste, on voit apparaître quelque chose de l'ordre d'une distribution assez classique et propre à la science moderne : d'un côté la science dite « pure », fondamentale, désintéressée, celle qui nous dirait en quoi il est nécessaire que la science obéisse à la nature, c'est-à-dire la comprenne en tant que telle pour pouvoir la faire obéir et d'un autre côté des applications, techniques fondées sur les sciences. Là de nouveau plus secrètement on trouve un rapport polémique : il s'agit non pas de faire obéir la nature à partir d'une volonté humaine non-fondée sur une connaissance objective, mais on se place contre des techniques qui seraient incapables de rendre compte de leur efficacité, c'est-à-dire de

la manière dont en faisant obéir la nature, on lui obéit aussi. Donc ce mot d'ordre passe par la nature mais est en fait adressé aux sociétés et au corpus technique. Il s'agit en fait d'une hiérarchie entre techniques : il y a les techniques fondées sur la science grâce à une entreprise de purification de tout ce qui dans les techniques n'est pas légitimé par une connaissance objective, et éventuellement aussi un mot d'ordre de conquête, c'est-à-dire là où des techniques seulement empiriques existent, il faut que des techniques enfin fondées sur la science s'y substituent. Là où régnait l'empirique doit venir le rationnel. C'est aussi un mot d'ordre que Freud a employé pour la psychanalyse par rapport à l'irrationnel inconscient.

Qualités premières versus qualités secondaires

J'ai parlé des sciences modernes qui remontent classiquement au xvii^e siècle. Ces sciences modernes – je parle à présent de théories ou de thèses à propos de la nature ont été dès leur naissance associée à la plus extraordinaire des conceptions de la nature que l'on puisse imaginer. La nature en vérité, telle que nous devrions lui obéir et arriver à la comprendre, serait composée de petits corps en mouvement, qualités dites primaires, alors que ne serait que secondaires, lié à notre subjectivité, à ce que l'esprit perçoit, tout ce que fait la nature, les sons, les odeurs, les parfums, les valeurs. On retrouve de nouveau une distribution extrêmement rude parce que d'un côté on a la connaissance rationnelle qui sera d'autant plus rationnelle que ce qu'elle décrit témoigne de cette objectivité d'une nature primaire, et de l'autre côté tout ce à quoi nous pouvons nous attacher en termes de goûts, de passions, d'esthétique, d'art. Il existe donc une hiérarchie : « dis-moi ce qui t'intéresse, je te dirais qui tu es, c'est-à-dire si tu pratiques la connaissance objective ou si tu es le sujet de tes passions ». Whitehead a consacré toute son œuvre à lutter contre la bifurcation de la nature entre primaire et secondaire. Le poète, comme dit Whitehead dans *Science and Modern*

World, doit se résigner. Le coucher de soleil n'a de beauté que dans son esprit. Le rossignol au sens où son chant n'est pas un bruit, heurt de petits corps en mouvement composant l'atmosphère, ne chante que pour lui. La nature, elle se hâte, dit Whitehead, muette, insensée, sans but, sans signification. Distribution, hiérarchie et évidemment la science physique au sommet de cette hiérarchie puisque c'est elle, comme le dit très bien Fontenelle au XVIII^e siècle en opposant la physique et la chimie, qui remonte aux principes. L'esprit du physicien comme les principes vers lesquels il remonte tandis que le chimiste s'arrête au mixte qui a déjà des qualités. L'esprit du chimiste est confus comme les mixtes auxquels il s'arrête.

Je voudrais souligner que cette doctrine que l'on appelle parfois le mécanisme n'est pas un produit du développement des sciences, même s'il met presque par définition la physique au sommet des connaissances rationnelles. On ne peut pas dire qu'il soit un sous-produit du succès de la physique. En fait, le rapport entre mécanisme et développement de la physique est une histoire agitée qui n'a cessé d'être conflictuelle. Le plus beau scandale est celui des forces newtoniennes à la fin du XVII^e et une bonne partie du XVIII^e siècle. Nous sommes habitués aux forces newtoniennes, ces forces qui agissent à distance. En fait nous avons ajouté l'interaction à distance aux qualités primaires. Mais à l'époque, c'était un véritable scandale que d'habiller la nature de forces qui semblaient remonter à une époque dont le mécanisme nous avait débarrassé, une puissance de la nature. Pendant toute une partie du XVIII^e siècle, la leçon à tirer de la science newtonienne est restée une question ouverte. D'un côté, les physiciens-mathématiciens avaient admis ces forces, mais admis seulement en tant qu'opérant dans leurs calculs et d'autre part les naturalistes, chimistes, médecins, philosophes dont Venel, un chimiste qui a écrit l'article *Chimie* dans l'Encyclopédie qui tire cette leçon de Newton : « La nature opère la plupart de ses effets par des moyens inconnus. Nous ne pouvons nombrer ses ressources. Le ridicule réel serait de la limiter en la réduisant à un certain nombre de principes d'actions et de moyens d'opérations ». Le principal allié de Venel était Diderot. Diderot a tiré les

conséquences politiques de cette affirmation. La nature lui permet de s'opposer aux académiciens, aux savoirs d'élite, au savoir qui entend construire des systèmes qui réduiraient la nature à un certain nombre de principes d'actions et de moyens d'opérations. Diderot met en scène face à l'élite – ceux qui pensent le peuple obscur des manœuvres, ceux qui s'agitent – et de fait dit-il la nature donne empiriquement – retour de l'empirique – raison de temps à autre à un manœuvrier et un grand système s'écroule.

Apparition d'un nouveau thème de la nature, le matérialisme de Diderot qui est très éloigné du mécanisme. Le matérialisme de Diderot célèbre une nature multiple et en même temps puisque le terme de nature n'est jamais loin de celui de connaissance, une connaissance qui serait radicalement différente d'une construction close. Diderot ne nie pas l'intérêt des systèmes, l'intérêt qu'il y ait de tenter de ramener la nature à un certain nombre de principes d'actions. Ce qu'il veut c'est une alliance, c'est-à-dire un système tel que l'intérêt de ce système serait justement l'événement que constitue son écroulement. Il s'agit donc de l'intérêt du fait produit par un obscur et poudreux manœuvrier qui produirait ce que le système ne pouvait pas admettre. Il raconte même une célèbre fable, peut-être de La Fontaine, du vieillard qui lègue à ses fils un champ plein de ronces et de pierrailles en leur disant qu'un trésor est enterré dedans. Les fils se mettent à labourer, à creuser. Finalement, il n'y a pas de trésor, mais le champ leur rapporte un grand profit puisqu'ils l'ont rendu arable. Le trésor, c'est ce que cherche l'esprit de système et sans le savoir, sans le vouloir, il crée la fécondité de ce que pourra éventuellement trouver le manœuvrier. En fait, on peut dire que Diderot en appelait à une science qui jusqu'ici n'a pas véritablement eu lieu. Je me sens plus proche de Diderot que de la science à laquelle nous avons souvent affaire ici. Je vous rappellerai le contraste de la manière dont Diderot lutte contre la division en qualités primaires, qui permettent de réduire la nature à un petit nombre de principes d'actions, et le reste, le contraste entre cette manière de lutter et ce qui est arrivé lorsque la mécanique quantique s'est rendue compte que les qualités primaires (la

position, la vitesse) ne pouvaient pas être directement attribuées au corps et donc n'appartenaient pas à la nature en tant que telle. Ces qualités primaires étaient attribuables à un corps, mais seulement moyennant nos questions. Elles n'étaient pas des attributs de la nature, mais attribuables par nos questions et à travers elles, à ce que nous mesurons, à ce que nous tentons de comprendre. Lorsque la mécanique quantique a découvert ce qui sonnait le glas des qualités primaires, les spécialistes n'ont pas chanté cette nature multiple qui agit par des moyens inconnus et ce ridicule qui avait conduit à penser que nous pouvions comprendre en termes de position et de vitesse ce qui existe. Tout cela correspond au triomphe de l'élite contre lequel Diderot luttait. Tout le monde croyait que le réel était intelligible en termes de position et de vitesse, mais maintenant les physiciens nous apprennent et nous forcent à reconnaître que tout le monde se trompait. La hiérarchie est parmi nous quand la nature entre dans le jeu de ceux qui opposent ce que tout le monde était censé croire et ce que maintenant une science annonce.

Des jugements hiérarchisants et moraux

Je voudrais aussi rappeler en termes de hiérarchie le malheureusement célèbre : *Mind/body problem*. Vous savez qu'il fait rage aux Etats-Unis plus qu'ici, et en parler est un peu un antidote. *Mind/body problem* est un retour aux qualités primaires et secondaires puisqu'il appartient au *mind* de sentir, de percevoir, de vouloir, tandis que le *body*, notre système neuronal appartient lui à la nature et doit être décrit par les interactions physico-chimico-électrico-cellulaires qui sont ce que le scientifique décrit à propos du cerveau. Comment s'articulent le sentir, la volonté, la perception, au sens où ils sont vécus et ces interactions multiples entre ces populations de neurones échevelés ? La solution la plus radicale est ce que l'on appelle l'éliminativisme. Un jour, nous disent certains philosophes dits matérialistes alors qu'ils descendent directement de cette nature mécaniste même si leur mécanisme

est informé par les sciences d'aujourd'hui. Un jour, disent par exemple les époux Churchland, les expressions comme je veux, je décide, je pense, appartiendront au folklore. On saura qu'on le dit mais c'est de la psychologie populaire parce que la science nous dira que mon émetteur alpha-b-48 a déchargé une impulsion vers mon récepteur b-55, b-78 et b-89, ce qui fait que etc. C'est très difficile à dire d'ailleurs. Il paraît que le philosophe Churchland montre au public non pas le portrait de sa femme bien-aimée, Patricia Churchland, mais la photo de l'image scanner de son cerveau, en disant : c'est elle que j'aime. Donc l'opposition qualités primaires et secondaires et le jeu, la nature objective par rapport à nos affects subjectifs est née, il y a longtemps et est toujours avec nous. Dans ce jeu-là, la nature est toujours ce qui fonde des jugements dont on peut dire qu'ils sont à la fois hiérarchisants et moraux. La morale ici c'est avant tout se défaire de nos attaches. Le monde est muet, nous devons comme Jacques Monod l'a souligné dans *Le hasard et la nécessité*, nous défaire de nos attaches affectives, esthétiques par rapport au monde. Ces attaches sont nôtres, le monde n'en répond en rien, il est muet et à lui s'oppose la liberté humaine comme morale. En fait, doubles universels mais en opposition absolue : la nature, le monde muet répond d'une connaissance qui doit mettre tout le monde d'accord puisqu'il s'agit d'une réalité à laquelle personne n'est attachée. Qu'il s'agisse de neurones ou de corps en mouvements, c'est quelque chose qui choque également tout le monde, qui ne donne raison à personne sauf à ceux qui les étudient. La nature répond d'une connaissance universelle et ne donne aucun appui à quiconque prétendrait qu'elle justifie des valeurs, des convictions, des goûts particuliers. En face il y a l'universel de la liberté humaine qui lui non plus ne peut être limité par aucune valeur, aucune contrainte issue de la nature. Il est très important de rappeler que ce rôle de la nature comme répondant de jugements qui sont à la fois hiérarchisants et moraux ne cesse d'accompagner les sciences modernes, mais que cela ne se déduit jamais des sciences modernes. Il y a au contraire, me semble-t-il, un contraste extraordinaire entre la multiplicité des liens pratiques créés par chaque science, des êtres qui du fait

du travail des scientifiques peuplent désormais notre monde et l'éternel retour du même appel à renoncer à nos attaches, du même appel à nous montrer un monde muet. Et cela comme si ce même appel se recomposait à chaque fois en absorbant dans les qualités primaires les nouveaux traits que les scientifiques avaient jugés bon d'attribuer, mais d'attribuer parce qu'ils avaient pu se lier à un phénomène naturel.

Il y a une espèce d'éternel retour à l'origine. La grande origine c'est la nature horloge avec ce fameux contraste qui fait que l'horloge hante les esprits. Qu'est-ce que le contraste de l'horloge ? L'horloge est un mécanisme. Si on ouvre une horloge, on ne voit que des pièces obéissant aux lois de la mécanique et pourtant l'horloge nous donne l'heure. Elle ne se donne pas l'heure. L'heure n'a aucun sens pour les mécanismes horlogers et pourtant, qualités secondaires, elle a une signification pour nous. L'horloge a illustré à la fois l'inertie obéissante des pièces mécaniques, mais qui figurent bien les qualités primaires, et le pouvoir créateur de Dieu qui asservit ces mécanismes en tant que moyens pour ses fins. Comme vous le savez aujourd'hui, nous n'avons plus affaire au grand horloger, mais en ce qui concerne la sélection naturelle à l'horloger aveugle de Dawkin, *the blind clockmaker*. *The blind clockmaker* est tout à fait proche de l'ancien grand horloger, sauf qu'il est aveugle, qu'il n'est plus Dieu mais la sélection naturelle. De nouveau, on retrouve ce même contraste entre des mutations génétiques dépourvues de significations, insensées et la toute puissance de la sélection qui au fond fabrique le sens. C'est de nouveau la sélection naturelle qui nous dit que si le poète peut célébrer la nature, il s'agit avant tout d'une sélection sexuelle pour séduire sa femelle.

Contraste parce que pendant ce temps-là, la science de Darwin qui n'est pas simplement réduite à l'horloger aveugle, cette science n'a cessé d'explorer la fécondité de cette nouvelle compréhension de la nature qu'apportent des temps extrêmement longs, les milliards d'années pendant lesquels les êtres ont vécu et découvert l'histoire de la vie. Ils découvrent aussi cette connaissance toute différente – je me réfère ici à Steven Giboul – à quel point la connaissance de l'historicité de

la nature peut créer de nouvelles manières de savoir, de manières autres que les sciences expérimentales de comprendre.

Gaïa

J'abandonne cette division binaire, nature par rapport à autre chose pour m'intéresser aux nouveaux contrastes qui surgissent et qui me semblent prometteurs. Ce contraste qui va mettre en scène des natures multiples, profondément enchevêtrées et historiques, ne nous donne pas une nature neutre. La nature qui est mise en scène ici n'est pas plus neutre qu'avant. Simplement, elle s'inscrit dans de nouveaux contrastes, dans de nouvelles oppositions.

La première figure de cette historicité nouvelle de la nature, la plus connue, celle qui a fait hurler beaucoup de gens pour qui c'était de la superstition, a eu un nom : Gaïa. Gaïa pour Lovelock et Margulis, scientifiques extrêmement respectables quoique légèrement hérétiques, est d'abord là pour nous dire l'ancienneté de la vie, les milliards d'années pendant lesquelles des myriades de bactéries ont littéralement fabriqué la Terre que nous habitons. Indissociabilité dite par Gaïa entre cette multitude ancienne de vivants, les régimes climatiques sous lesquels nous vivons, l'existence même d'océans et de sols fertiles. Tout à coup, la nature est là et ce qu'elle produit est l'enchevêtrement de ce que nous pouvions distinguer. Usuellement on pouvait penser que le climat, l'existence d'eau, de sols, donc de la terre, de l'eau, de l'atmosphère – les vieux éléments des Grecs – que cet ensemble était donné comme principe. On disait souvent que la Terre était juste à la bonne distance du soleil pour ne pas être trop froide comme Vénus, trop chaude comme...

C'est ce que l'on a appelé ensuite la fable de Boucle d'Or. Vous connaissez l'histoire de Boucle d'Or et des trois ours. Boucle d'Or arrive dans la maison habitée par Papa ours, Maman ours et petit-ours et goûte le bol de porridge, puis essaye le fauteuil et le lit. Chaque fois il y en a un qui est trop

grand, l'autre trop petit et le dernier juste bien ; l'un qui est trop chaud, l'autre trop froid et le dernier juste bien. La Terre serait juste bien. Or Gaïa nous dit que la Terre aurait pu être désertique comme Mars. C'est à la vie qu'elle doit de pouvoir abriter la vie. Les bactéries sont véritablement les co-auteurs de la Terre. Gaïa nous apprend en plus que la métastabilité, (ce qui n'est pas instable mais pas stable non plus, ce qui peut être instabilité) n'est pas celle de Gaïa mais celle du régime dont nous dépendons.

Les mathématiques avaient souvent été associées aux qualités primaires. Descartes était aussi mathématicien. Les mathématiques sont l'une des grandes ressources de l'invention physique. Cette fois-ci, ce sont les modèles mathématiques, la simulation par ordinateur, les théories du chaos et de l'instabilité qui disent : « attention, ces régimes interconnectés et interdépendants, ces processus qui réagissent les uns par rapport aux autres, ce sont des régimes potentiellement instables. Cela pourrait changer brutalement ». Les mathématiques au lieu de nous dire la régularité des processus naturels se mettent aussi bien du côté de leur possible irrégularité. Evidemment, le plus bel exemple qui nous préoccupe aujourd'hui et qui est directement lié à Gaïa est l'effet de serre. L'effet de serre fait partie de nos pensées de la nature aujourd'hui. Nos interventions, même si elles relèvent d'un temps très court, pourraient provoquer un bouleversement des régimes qui pourtant se sont établis selon des temps longs. Nouvelle figure de la nature avec Gaïa. Elle n'est plus moyen pour nos fins, elle n'est plus non plus à protéger parce que Gaïa survivra. Les bactéries continueront quelles que soient les bêtises que nous puissions faire, disent les partisans de Gaïa. Elle doit être respectée parce que nous dépendons d'elle, non pas au sens où elle serait respectable comme une déesse, mais au sens où elle est sensible voire même chatouilleuse. Ce que nous devons craindre, c'est un haussement des pôles de Gaïa qui nous décrocherait tandis que Gaïa, les bactéries, les fourmis continueraient. Donc cette fois la nature s'inscrit de nouveau dans un contraste, dans une morale, dans une science. La morale c'est faire attention, ne pas se fier à une

obéissance trompeuse, à une intelligibilité qui simplifie. Nous avons des définitions simples qui sont liées aux problématiques moyen-fin, qui définissent des ressources pour nous. Ces définitions peuvent avoir des conséquences inattendues et parfois profondément déplorables. Donc caractère limité de nos définitions sociales qui tranchent toujours dans un environnement, dans un enchevêtrement problématique, métastable qui pourrait nous révéler quelques petites surprises. Et nouvelle fable quant au savoir scientifique. Le savoir pertinent ici n'est plus celui de l'expérimentation, de la preuve qui oppose les faits à l'opinion. Le savoir scientifique qui est à l'œuvre notamment dans les modèles de simulation est un savoir proprement mathématique qui intègre tout ce que les sciences expérimentales peuvent nous apprendre, mais aussi un savoir du scénario possible, de l'imagination des possibles qui transforme le scientifique non d'abord en homme de la preuve mais en tireur de sonnette d'alarme des possibles et des risques. Cette fois-ci, dans cette situation, la nature n'intervient plus en opposition avec l'ordre social comme l'automatique par rapport à ce qui se décide, se délibère. Elle n'est pas non plus similaire à cet ordre. La nature n'est pas un modèle, la nature devient un vecteur d'incertitude qui nous dit la nécessité de ne pas nous fier à nos simplifications, la nécessité d'apprendre à prendre en compte. Dès lors l'ordre social, ce grâce à quoi nous apprenons à prendre en compte, peut se juger selon la manière dont soit il prend ses projets pour ce à partir de quoi il faut assigner des rôles, des fonctions et des définitions au monde, soit au contraire il accepte que tout projet est une expérimentation risquée, sous le signe du « faire attention ».

Le vaisseau spatial Terre

Je voudrais quant à moi établir un contraste très important avec l'ancienne métaphore de la nature ou de la terre qui a accompagné la découverte, il y a quelques dizaines d'années du caractère limité des ressources : c'était « nous sommes sur le vaisseau spatial Terre ». C'est une tout autre histoire qui se

produit avec Gaïa parce que le vaisseau spatial Terre en tant que vaisseau a un capitaine et un équipage et le pire crime est la mutinerie. Donc le message de cette nature comme faisant partie d'un vaisseau que nous devons respecter était un message de discipline et de pénurie. Ici au contraire, la pénurie peut nous menacer, mais se double de risques inédits. Du coup, ce n'est plus du tout un message de discipline. Il nous faut une multitude de guetteurs, une multitude d'imagination, il nous faut apprendre à vivre *avec* et non plus à ne pas épuiser des ressources rares. Le vaisseau spatial Terre était pour moi un message assez menaçant de deuil et de « serrons-nous la ceinture et faisons face à la pénurie ». Ici « apprendre à vivre avec » dans cette multitude instable et enchevêtrée devient intéressant et c'est ce que pourrait éventuellement devenir ce que l'on globalise aujourd'hui sous l'étiquette un peu énigmatique de « développement durable ». Pour moi, le développement durable ou bien sera une sinistre farce, ou bien sera une relance de ce que nous entendons par connaissance rationnelle ou bien se situera entre les deux. Mais en tout cas, c'est une nouvelle ressource argumentaire qui se lie à la nature qui se lie à une science qui apprenne à prendre en compte, à nouer, à enchevêtrer l'hétérogène puisque la nature est elle-même enchevêtrée et lie l'hétérogène dans des régimes semi-stables.

De quoi un animal est-il capable ?

Je vais faire un second petit parcours de contrastes à un autre niveau cette fois-ci pour vous montrer que ce n'est pas seulement la Terre Gaïa qui crée et suscite d'autres idées et pratiques de la nature, mais aussi éventuellement le rapport que nous avons avec les animaux. Le plus bel exemple que nous ayons est ce qui est arrivé ces dernières années à l'éthologie comme science du comportement des animaux.

Jusqu'à peu régnait l'opposition usuelle : l'animal qui obéit à sa nature et l'homme le sujet qui s'arrache à sa nature. Je me souviens d'avoir entendu le philosophe Luc Ferry qui ne connaît

rien à la biologie, à l'éthologie, et qui ne s'est jamais intéressé à aucun animal sauf peut-être à son chien, insiste sur France Inter sur le fait que tout animal en tant que tel répond à un code, est seulement la traduction de son code. De quoi s'agissait-il ? On n'en sait rien. Ce qu'il fallait, c'était affirmer que l'homme est différent de tout animal, quel qu'il soit, parce que l'homme, lui, s'arrache au code et crée malgré les codes et s'arrache à la nature. Dans le cadre de cette opposition, l'ennemi de l'éthologie était l'anthropomorphisme. Il fallait véritablement ne rien attribuer à l'animal qui rappelle la liberté ou la manière d'être des humains. Il fallait une distribution bien nette entre le scientifique qui crée, qui pose des questions et l'animal qui ne répond jamais au scientifique. C'est l'horreur parce que cela veut dire que l'animal est domestiqué, il n'est plus pur, il n'est plus lui-même, il est une espèce d'hybride et on ne peut plus comprendre à quoi il obéit. Non, l'animal ne répond pas aux scientifiques (domestication), il doit d'une manière ou d'une autre manifester ce à quoi il est soumis. Bruno Latour a écrit des articles forts intéressants avec une babouinologue, Shirley Strom. Cette babouinologue nous vient avec une idée complètement différente de ce que signifie en l'occurrence comprendre les babouins. Au lieu de se demander à quoi dans une population de babouins, les babouins sont soumis, à quoi ils obéissent, quelle est leur hiérarchie, à quoi reconnaît-on un dominant, elle s'est rendu compte que la meilleure façon de comprendre les babouins, de les rendre intéressants, de se lier à eux au sens de la connaissance, c'était qu'eux-mêmes étaient en train de produire des réponses à ces questions. Les questions qui étaient celles que la babouinologue se posait, éventuellement les babouins ne cessaient de tester, de construire de fabriquer des versions de ce qu'est être dominant, se faire accepter dans une société. Donc c'est en reconnaissant que le comportement des babouins était beaucoup plus intelligible, en tentant de résoudre des problèmes plutôt qu'en les dominant, en cherchant à quoi ils obéissaient que cela devient intéressant. Quand elle s'est rendu compte de cela, elle a fait basculer l'éthologie du côté de la question non pas à quoi obéit un animal, mais de quoi un

animal est-il capable et de quoi est fait son monde. Cette éthologie devient absolument passionnante au moment où les éthologues inventent des situations, des dispositifs, des manières d'observer tels que l'animal manifestera de manière lisible – puisqu'il s'agit de produire de la connaissance – la manière dont pour lui se pose le problème auquel répond son activité observable.

De quoi est-il capable et non plus à quoi est-il soumis et donc éventuellement aussi que peut-il apprendre ? Evidemment, la plus belle fable de cette nouvelle éthologie, qui serait l'horreur pour ceux qui sont contre la domestication, est cette histoire des singes qui apprennent à parler, les chimpanzés, les bonobos, les orangs-outangs. Au début, c'était une question très classique : est-ce que leur patrimoine génétique leur permet de parler ? On va essayer. Or plus cette recherche s'est développée, plus l'idée qu'ils en étaient capables en eux-mêmes s'impose. Ils devenaient capables de choses étonnantes, mais dans une relation proche, émotionnelle, dans une attache affective avec ceux avec qui ils apprenaient. Donc pas moyen de savoir de quoi ils étaient capables en eux-mêmes, indépendamment du lien avec l'humain puisque c'était justement ce lien qui les rendaient des singes, des primates proches, de type nouveau, des hybrides dont le comportement n'était ni animal, ni humain ; un comportement nouveau dont ils se rendaient capables dans un environnement complètement nouveau. Je crois que c'est une superbe figure du savoir qui engage et qui attache à ce point que les spécialistes des singes n'ont pas pu se résoudre, leurs singes devenant trop vieux et n'apprenant plus rien, à les renvoyer soit au zoo, soit dans la nature, soit à l'abattoir. Ils ont lancé auprès du public américain une collecte pour créer des maisons de retraite où l'on conserve aux singes l'environnement qui leur était devenu consubstantiel, dont ils avaient besoin puisque c'était cet environnement qui les avait créés. Cette question d'un savoir qui engage, qui produit, qui invente du nouveau, est de manière plus générique la suivante : de quel devenir commun sommes-nous susceptibles avec des êtres dont nous disons qu'ils appartiennent à la nature ?

Une culture de la non-symétrie

Cette nature, au sens où l'on pourrait la définir une fois pour toute, où elle aurait une identité, où elle permettrait d'opposer ce qu'elle est à l'humanité, cette nature n'existe pas. L'autre nature n'existe pas plus au sens objectif. Mais elle m'intéresse plus car elle est prise dans l'historicité humaine qui me semble le problème de notre monde contemporain. Qu'est-ce que cette nature qui n'existe pas en elle-même, mais qui existe peut-être dans un sens déterminé ? Elle existerait au sens où elle nous oblige à penser, à négocier, à prendre en compte, à imaginer, à faire attention sans que nous devions dire, elle pense, elle négocie, prend en compte, imagine, négocie, fait attention. Nous devons penser, négocier, prendre en compte, imaginer avec quelque chose qui n'en fait pas autant. Je dirais qu'il s'agit là du début d'une culture qui me semble très intéressante, une culture de la non-symétrie. Je ne crois pas à Gaïa, à une déesse au sens où elle entendrait nos raisons. Cela me semble un appauvrissement de la situation. S'il est quelque chose que les singes alors même qu'ils apprennent à parler ne peuvent pas comprendre, c'est ce qui peut pousser les humains à leur consacrer tout leur temps, toute leur patience infinie. Cela ils n'ont pas à le comprendre. Non-symétrie.

S'il est quelque chose que la nature Gaïa nous apprend, c'est que c'est à nous de faire attention parce que le fait que le régime d'interdépendance actuelle nous convienne n'est pas du tout un privilège de ce régime. Gaïa n'aura rien perdu, les gros mammifères comme nous aurons tout perdu. Gaïa n'a pas de raison d'être accrochée à un quelconque faire attention à nous, c'est nous qui devons faire attention à elle. Non-symétrie ne veut pas dire objectivité : elle contre nous, nous nous opposons à elle. Non-symétrie veut dire cette situation extrêmement intéressante : la nature nous intéresse alors que nous n'intéressons pas la nature. Cette non-symétrie peut générer une multiplicité d'intérêts pratiques au double sens d'inventif, manière de faire et manière de devoir se bien conduire, de

devoir se comporter. Manière de la faire exister entre nous et nous.

